



HAL
open science

Voix défendues, langues oubliées, accents reconnus chez Balys Sruoga, Romain Gary, Primo Levi

Thomas Buckley

► **To cite this version:**

Thomas Buckley. Voix défendues, langues oubliées, accents reconnus chez Balys Sruoga, Romain Gary, Primo Levi. Les Cahiers du CEIMA, 2012, Voix défendues, 8, pp.165-173. hal-01087702

HAL Id: hal-01087702

<https://hal.univ-brest.fr/hal-01087702v1>

Submitted on 16 Feb 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Thomas BUCKLEY

Voix défendues, langues oubliées, accents reconnus chez Balys Sruoga, Romain Gary et Primo Levi

Ce qui caractérise le langage humain est d'abord le conformisme : il faut parler la même langue, utiliser les mêmes mots que les autres et les prononcer de la même manière, sous peine d'être incompris, exclu ou exécuté. On est prêt à nous entendre à condition que nous respections tous ces critères choisis à l'avance, sinon nos voix sont défendues. Mais la situation est plus grave encore, car on nous oblige à nous exprimer. C'est pourquoi la défense et l'obligation de parler reviennent au même : la liberté de la parole n'existe ni dans le premier ni dans le second cas.

Voix défendues

Michel Foucault décrit un tel scénario dans *Histoire de la sexualité*, où il explique que l'idée reçue selon laquelle il nous serait interdit de parler de notre sexualité cache la vérité inverse, à savoir, que l'on nous oblige à en parler. Cette tradition chrétienne de l'aveu forcé, qui met le locuteur en position d'infériorité vis-à-vis de celui qui l'écoute, différerait, selon Foucault, de celles de la Chine, du Japon, de l'Inde, de Rome ou des sociétés arabo-musulmanes dans lesquelles l'ars erotica donnerait à celui qui parle, dispensateur d'un savoir et de secrets précieux, un pouvoir, une position privilégiée. Au lieu d'être dans l'obligation de parler sous peine d'amende, il donnerait sa parole comme un don bénéfique. Chez nous, au contraire, le psychiatre qui écoute son patient raconter ses pathologies dans le but de retrouver la norme sociale serait le successeur du prêtre qui écoute le pénitent raconter ses péchés pour le remettre dans le droit chemin, débusquer la vérité cachée, parfois sous la torture, souvent en sachant à l'avance exactement quelle vérité l'on veut entendre. La récompense, pour celui qui se confesse ou se raconte, est l'absolution ou la réintégration dans la société des hommes. En l'absence de cette démarche, il resterait exclu, banni, marginalisé :

Thomas Buckley

Nous sommes devenus, depuis lors, une société singulièrement avouante. L'aveu a diffusé loin ses effets : dans la justice, dans la médecine, dans la pédagogie, dans les rapports familiaux, dans les relations amoureuses, dans l'ordre le plus quotidien, et dans les rites les plus solennels ; on avoue ses crimes, on avoue ses péchés, on avoue ses pensées et ses désirs... (79)

Une voix défendue est une voix que l'on ne veut pas entendre, soit à cause de son timbre, soit à cause de son contenu. C'est ce dernier cas qui prévaut dans *La forêt des dieux*, récit autobiographique d'un prisonnier lituanien dans un camp de concentration polonais qui s'appelle Stutthof. La voix du narrateur y est défendue dans la mesure où, comme il l'explique, les autorités nazies ne voudraient pas que la vérité se sache à l'extérieur :

For all the concentration camps, the primary concern – the worry, that someone in the world would find out what goes on and how, behind the barbed wire barriers. News at large about life of those fenced in could stir up various unpleasantries for the camp owners. It could happen that one or another would get angry, and start to shout, and call the foreign landlords barbarians. Why is all that necessary? When someone decides that a little more comfort in the camp would be a nicety, then when all outside ears are deaf and all outside eyes are blind and do not interfere with the employee propaganda, that is the time to ingratiate oneself with the camp landlord, adulating his cultural and creative talents. (4)

Cependant, il s'agit en même temps d'une voix altérée, déformée par la souffrance physique et morale qu'elle raconte sous les traits de l'ironie, avec une pseudo-légèreté qui rappelle le ton d'une bande dessinée. Le lecteur penserait presque qu'il s'agit d'une plaisanterie – ce qui tranche, bien sûr, avec la gravité des événements racontés – parce que tout est mis sur le même plan : la vie, la mort, la maladie, les coups, le bien, le mal, la gentillesse et la cruauté. L'auteur, Balys Sruoga, ne condamne jamais ce traitement brutal ou les personnes qui l'administrent, comme si elles étaient normales et que lui, le détenu, n'arrivait malheureusement pas à se conformer à la règle du jeu.

Quant au cadre légal dans lequel se déroule l'histoire, on nous l'explique au début, en disant que cette forêt dans le nord-est de la Pologne, près de la Mer Baltique et de Kaliningrad, était la demeure mythique de dieux lituaniens et que leurs voix se seraient tues à l'arrivée des Allemands qui se sont appropriés les lieux aussi bien que le mot « prussien », qui appartenait au peuple et à la langue baltes du même nom, car le prussien était la troisième langue balte, éteinte depuis le 17^e siècle, avec le lituanien et le letton qui sont encore parlés. Mais les dieux, selon le narrateur, sont lituaniens, et ils les

nomme : Perkunas, Jurate, Laume, Patrimpas, insistant sur le fait que leurs origines étaient, non pas germaniques, mais baltes.

Bien évidemment, aux yeux des Lituanien(ne)s, ce narrateur ne se met pas en position d'infériorité en racontant cette histoire, mais il se hisse au contraire au rang de héros culturel pour au moins deux raisons : d'abord, parce qu'il ravive le mythe d'un passé glorieux qui a été enfoui sous les décombres de la Deuxième Guerre Mondiale et de la période soviétique, ensuite parce qu'il montre un Lituanien – lui-même – victime des Nazis et non pas le collaborateur qui correspond à l'image habituelle des habitants de ce pays qui, à partir de 1940, a été occupé par les Soviétiques, les Allemands et de nouveau les Soviétiques, mais où le discours historique identitaire tourne autour de la cruauté des Russes soviétiques, rarement celle des Allemands nazis. Balys Sruoga réussit donc un double tour de force, parce que la raison de son séjour à Stuffhof était son refus de s'être laissé embrigader par les Nazis, tandis qu'à sa sortie du camp, il a également refusé d'adopter la ligne du parti communiste soviétique. Cette voix, défendue à plusieurs titres, possède ainsi une énorme autorité morale en Lituanie, même si elle n'est pas (encore) très audible au-delà de ses frontières. Considéré comme un classique sur la scène littéraire lituanienne, *La forêt des dieux* reste peu connu dans d'autres pays, soit parce qu'il a été écrit dans une langue périphérique, soit parce que ses traductions (française, anglaise, russe, polonais, allemand) ou son contenu sont peu attrayants. Mais une nouvelle version espagnole, publiée en Argentine, *El bosque de los dioses*, suscitera peut-être plus d'intérêt pour ce récit pas tout à fait comme les autres journaux des camps nazis.

Langues oubliés

La prononciation est un autre aspect conformiste des langues, parce que nous devons utiliser les mêmes sons que les autres locuteurs pour nous faire comprendre. Pourtant les bébés naissent avec la possibilité de faire toutes sortes de sons : c'est pourquoi la plupart de ces derniers doivent être définis comme des bruits et éliminés de leur vocabulaire afin que la langue puisse être apprise. Daniel Heller-Roazen décrit cette situation dans *Echolalies, essai sur l'oubli des langues*, où il explique, s'appuyant sur les travaux de Roman Jakobson, que l'apprentissage d'une langue nécessite l'oubli des autres, leur coexistence étant impossible. Mais dans le cas de l'enfant qui apprend sa langue dite maternelle, la distinction entre phonème et bruit a encore plus d'importance que celle qui est liée à la compréhension, parce qu'il s'agit de devenir un être humain, seul animal doué de parole :

Thomas Buckley

Qu'advient-il, ..., des nombreux sons que le nourrisson pouvait prononcer si facilement, et de la capacité qui était la sienne, avant qu'il n'apprenne les sons d'une langue unique, à produire ceux de toutes les autres ? Tout se passe comme si l'acquisition de la langue n'était possible qu'au prix d'un oubli, d'une amnésie linguistique infantile (ou amnésie phonique, puisque ce que le nourrisson semble oublier n'est pas tant le langage qu'une capacité d'articulation apparemment infinie). Se pourrait-il que l'enfant soit à ce point fasciné par la réalité d'une seule langue qu'il renonce à la possibilité sans bornes, mais finalement stérile, de toutes les autres ? Ou bien faut-il se tourner vers la langue nouvellement acquise pour trouver une explication : est-ce la langue maternelle qui, s'emparant de son nouveau locuteur, refuse de tolérer en lui ne serait-ce que l'ombre d'une autre ? (13)

En explorant les particularités du langage humain à travers différents mythes, Heller-Roazen suggère qu'une langue donnée ne serait que l'écho d'une autre qui l'aurait précédée.

La langue, au lieu de nous permettre simplement de nous conformer aux usages d'un groupe social, comme le dit Foucault, serait donc le moyen d'entrer dans l'espèce et l'espace humains, mais au prix d'un oubli. Romain Gary, romancier polyglotte, prend cette idée à contrepied en quelque sorte, car il insiste à maintes reprises sur la notion que les êtres humains manquent d'humanité, au contraire des animaux (les chiens, les éléphants) qu'il finit par idéaliser. Il va jusqu'à dire que, pour trouver un peu d'humanité, il faut regarder le visage d'un chien, parce qu'on n'en trouvera pas ailleurs. Mais la voix défendue – une voix qui provient d'une autre espèce et que les hommes ne savent pas ou ne veulent pas comprendre – devient aussi chez Gary un symbole de tout ce qu'il faudrait préserver, comme la liberté ou la nature, mais que nous aurions déjà perdu ou serions en train de perdre. Dans des ouvrages comme *Education européenne*, *Les racines du ciel*, et *Chien blanc*, l'incompréhension et le refus de comprendre sont des thèmes qui traduisent l'intolérance, le racisme, la cupidité ou le mal en général, car ce romancier est un grand moraliste. En le comparant à Balys Sruoga, par exemple, l'on voit que là où ce dernier brouille la distinction entre le bien et le mal, Gary dépeint un monde peuplé de personnes détestables et ignobles, et d'esprits bornés, bêtes et méchants avec, dans chaque récit, une ou deux figures angéliques pour incarner cet idéal qui est, hélas, voué à l'échec. Comme l'enfant qui, pour apprendre à parler, doit faire table rase des bruits qui précèdent le langage, les narrateurs de Gary inventent de nouveaux langages, plus purs, plus innocents et plus beaux que le babil humain. Dans *Education européenne*, il s'agit d'un rossignol dont la voix incarne la résistance contre les Nazis. Tant que cette voix s'entend, l'espoir de les vaincre reste vivant chez les résistants, tandis que pour leurs ennemis, sa persistance signifie l'impossibilité de gagner. Au lieu

d'être une voix conformiste, c'est donc une voix dissidente, expression de ce qui reste de bien et d'héroïque dans un monde de corruption et de lâcheté. Mais elle est insaisissable, surtout parce que c'est une invention, une astuce de l'imagination pour contrer le pouvoir bien réel des occupants. Un phénomène similaire se voit dans *Les racines du ciel*, où le cri des éléphants remplit la même fonction, puisqu'il est synonyme de liberté, du refus de la nature de se laisser enchaîner et détruire par la civilisation industrielle. Bien sûr, on pourrait établir un parallèle entre la présence de ces voix animales idéalisées chez Romain Gary et celles des dieux chez Balys Sruoga, car les deux font figure de remparts contre l'indifférence et l'oubli – donc tout le contraire du processus décrit par Jakobson et par Heller-Roazen – d'une pureté originelle. Mais cela est paradoxal dans la mesure où le Lituanien, qui décrit la vie dans un camp de concentration nazi, dédramatise, tandis que le Français insiste sur le caractère néfaste de situations souvent moins dramatiques. Dans *Chien blanc*, qui met en scène le Los Angeles des années soixante, avec la naissance des Black Panthers et le désespoir qui vient de la conscience chez le narrateur que ces derniers sont aussi intolérants, voire racistes, que leurs adversaires blancs, nous sommes de nouveau dans un climat de dénonciation, d'accusation et de pessimisme, où les seules voix audibles sont celles des préjugés, du fanatisme ou de la folie. C'est donc ici qu'est mentionnée l'humanité dans le visage d'un chien. Mais ce « personnage » reste comme le témoin silencieux d'un monde où les voix assourdissantes de ceux qui parlent nous empêchent d'entendre d'autres langues, celles qui seraient capables d'exprimer la vérité, la beauté et la justice mais qui malheureusement ont été oubliées.

Accents reconnus

La voix et l'accent sont deux choses différentes, mais on a souvent du mal à les distinguer. Pour bien entendre la première, il faut être en compagnie de personnes ayant la même prononciation que nous, ce qui fait disparaître notre perception d'un accent. En revanche, lorsque nous entendons parler un étranger, les deux éléments ont tendance à se confondre. Si l'accent représente donc un aspect souvent inconscient de la langue, il possède une autre spécificité encore : il est entièrement physique. C'est pourtant le critère par excellence que nous utilisons pour identifier quelqu'un comme autochtone ou étranger, fait qui est reflété par l'importance du domaine de recherche qui traite du *caretaker speech* qu'utilisent d'abord les mamans et ensuite tous ceux qui font des efforts pour comprendre et se faire comprendre des étrangers en phase d'apprentissage linguistique ou ayant un accent. Il n'est pas donné à tout le monde de comprendre, ni même de tolérer des prononciations hors-normes, ce dont on s'aperçoit tout de suite quand on traverse la frontière.

Thomas Buckley

Le récit qui explicite mieux qu'aucun autre ce problème se trouve dans *Le Livre des Juges*, et nous pouvons l'appeler l'histoire du schibboleth, le vocable que doivent prononcer tous ceux qu'aborde l'armée de Jephthah, qui voudrait, par ce moyen, les identifier soit comme des autochtones – dans lequel cas ils seront reconnus comme des amis – soit comme des étrangers, dans lequel cas ils seront considérés comme appartenant aux forces ennemies et exécutés. Il s'agit effectivement d'une punition un peu sévère pour une simple faute de prononciation, mais l'épisode montre parfaitement le conformisme sans faille qui caractérise cet aspect de chaque langue et le pouvoir d'identification qui en résulte. Il illustre également le *double bind* décrit par Michel Foucault qui consiste à être obligé de parler pour exposer des secrets, des sujets tabous ou des vérités qui vont nous condamner. La liberté de la parole n'existe pas selon cette perspective, car la parole incarne un pouvoir absolu et inflexible. Pour exister, pour avoir une identité différente de celle de sa langue ou de son accent étrangers, il faut – paradoxalement – être capable de parler exactement comme les autres. Et même en dédramatisant un peu cette situation, il reste qu'en parlant avec un accent étranger, l'on introduit souvent un doute dans l'esprit de son interlocuteur quant à son niveau d'intelligence, sa loyauté envers les valeurs partagées de la communauté linguistique et sa culture générale, c'est-à-dire, des éléments qui rendent difficile la communication avec un étranger. L'histoire du schibboleth est donc toujours d'actualité, mais son cadre, au lieu d'être celui d'un groupe social, comme chez Foucault, ou du genre humain, comme chez Heller-Roazen, est le pays ou la nation.

Dans *Si c'est un homme* de Primo Levi, la distinction entre un autochtone et un étranger est désignée comme la racine de l'extrême intolérance qui caractérise le nazisme, celle qui réduit certaines personnes au niveau des animaux en fonction de leurs origines. En cela, cet ouvrage diffère de celui de Balys Sruoga, où la nationalité semble avoir peu d'importance dans la mesure où l'on y parle polonais, russe et allemand apparemment sans distinction, aussi bien que de ceux de Romain Gary, chez qui les animaux semblent moralement supérieurs aux êtres humains. Car, pour Levi, une notion centrale de l'éthique, celle qui n'existe pas à Auschwitz, par exemple, est la tolérance, qu'il désigne comme la qualité qui permet aux gens de se respecter les uns les autres :

L'aversion pour les juifs, improprement appelée antisémitisme, n'est qu'un cas particulier d'un phénomène plus général, à savoir l'aversion pour ce qui est différent de nous. Indubitablement, il s'agit à l'origine d'un phénomène zoologique : les animaux d'une même espèce, mais appartenant à des groupes différents, manifestent entre eux des réactions d'intolérance. Cela se produit également chez les animaux domestiques : il est bien

connu que si on introduit une poule provenant d'un certain poulailler dans un autre poulailler, elle est repoussée à coups de bec pendant plusieurs jours. On observe le même comportement chez les rats et les abeilles, et en général chez toutes les espèces d'animaux sociaux. Il se trouve que l'homme est lui aussi un animal social (Aristote l'avait déjà dit), mais que deviendrait-il si toutes les impulsions animales qui subsistent en lui devaient être tolérées ! Les lois humaines servent justement à ceci : limiter l'instinct animal. (301)

Il n'y a donc chez Primo Levi aucune idéalisation de quelque culture ou langue que ce soit, ni des animaux, ni de la nature. Les langues et la diversité linguistique font figure d'obstacles plutôt que de richesse, d'abord parce que le principe du schibboleth reste plus ou moins intact dans cet univers où venir d'ailleurs signifie le plus souvent la peine de mort, et ensuite parce que le multilinguisme à l'intérieur du camp est présenté comme une confusion désagréable ou dangereuse dans la mesure où il faut comprendre pour survivre. Il fait même référence à Babel pour décrire cette situation d'une manière négative, ce qui tranche, par exemple, avec le point de vue de notre époque qui donne un sens positif à la Tour de Babel :

Le mélange des langues est un élément fondamental du mode de vie d'ici ; on évolue dans une sorte de Babel permanente où tout le monde hurle des ordres et des menaces dans des langues parfaitement inconnues, et tant pis pour ceux qui ne saisissent pas au vol. (53)

Mais surtout, on voit que Levi condamne le nationalisme là où les deux autres auteurs donnaient d'autres noms et d'autres causes à la barbarie qu'ils exposaient. Communiquer est possible dans ce monde, grâce à un processus qui consiste justement à faire abstraction des différences linguistiques et culturelles, ce qui n'est guère le cas dans les deux autres, où tous ou presque étaient condamnés à une sorte de déchéance physique ou morale qui les empêchait de s'exprimer de façon rationnelle ou compréhensible ou bien de comprendre les autres. Le sens de la vie humaine vient, non pas de ces différences, mais de ponts qui permettent de les surmonter en s'unissant contre le mal ambiant. Primo Levi, qui a dit que s'il n'avait pas vécu dans un camp de concentration, il ne serait sans doute pas devenu écrivain, emploie un ton sobre et dépourvu d'ironie, au contraire de Balys Sruoga, qui utilise l'humour noir, ou de Romain Gary, qui a souvent recours à la moquerie. Décrivant les horreurs du nazisme frontalement, cette écriture est curieusement la plus optimiste des trois, car elle laisse intacte la possibilité d'affronter les pires expériences sans perdre son humanité. Sa voix rétablit donc une sorte de communication qui dépasse le cadre du schibboleth, où elle ne servait qu'à se définir comme ami

Thomas Buckley

ou ennemi de par son appartenance nationale, selon son accent. La fonction identitaire du langage n'a guère de sens ici.

Conclusion

Dans les trois récits qui servent de cadres conceptuels pour définir le rôle et la nature de la voix humaine (*Histoire de la sexualité, Echolalies, le schibboleth*), c'est comme si notre voix ne nous appartenait pas vraiment, car ce sont les autres qui nous dictent les règles de son usage. Il nous est défendu ou dommageable d'émettre d'autres sons que ceux qui ont été dûment approuvés et institutionnalisés ou de parler d'autres thèmes que ceux qui sont à l'ordre du jour. Mais cela se passe à trois niveaux différents : d'abord celui de la nation (le schibboleth), ensuite celui de la personnalité (l'injonction de parler de soi), et enfin celui du statut de chacun en qualité d'être humain (l'apprentissage de la parole). Soit, un autochtone, un individu, et un membre de l'espèce humaine, respectivement. Pour le premier, la parole sert à prouver que l'on est un compatriote, pour le second, que notre comportement et notre point de vue se conforment aux normes de la société, et pour le troisième que l'on est un être humain.

Quant aux trois mises en scène qui correspondent à ces trois cas de figure, celle que crée Romain Gary montre une voix humaine ou animale, parfois déguisée, qui incarne la résistance, la survie d'un mode de vie juste face à un monde barbare, cruel et injuste. Pour ce romancier, l'innocence des victimes humaines fait souvent une avec celle des victimes animales, voire avec l'innocence de la nature abîmée par des actes humains. Dans *Education européenne*, c'est la voix du rossignol, que les Allemands n'arrivent pas à faire taire, dans *Les racines du ciel*, c'est celle de Morel, le défenseur des éléphants, ou bien celle des éléphants eux-mêmes, et dans *La vie devant soi*, celle de Momo, le petit garçon qui raconte l'histoire. Pour Primo Levi, qui insiste au contraire sur une qualité (la tolérance) qui nous distingue des animaux, le problème est idéologique et vient de la croyance que l'étranger est l'ennemi, exactement comme dans l'histoire du schibboleth. Enfin, il y a Balys Sruoga, qui livre un récit autobiographique dont le narrateur fait fondre la distinction entre le bien et le mal, le normal et l'anormal, l'humain et l'inhumain, le tout se dissolvant dans ironie dépourvue d'espoir ou d'espérance dans les valeurs dites humaines. Si, chez Foucault, celui qui parle se met dans une position inférieure en étant forcé de s'exprimer, ici le locuteur parle sans incitation, faisant entendre une voix qui n'était pas censée se faire entendre, mais qui s'accommode d'elle-même d'un rôle, d'un niveau de déchéance imposés par la structure du camp où séjourne l'auteur.

Dans les trois cas, ce sont des voix interdites, et chacun fait ressortir un aspect différent de cette condition grâce à laquelle sa voix devient gênante mais intarissable, étrangère, ou étrange.

Thomas Buckley
IUT de Quimper

Bibliographie

FOUCAULT Michel, *Histoire de la sexualité I, La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.

GARY Romain, *Chien blanc*, Paris, Gallimard, 1970.

GARY Romain, *Education européenne*, Paris, Gallimard, 1956.

GARY Romain, *Les racines du ciel*, Paris, Gallimard, 1980.

HELLER-ROAZEN Daniel, *Echolalies, Essai sur l'oubli des langues*, Trad. par Justine Landau, Paris, Seuil, 2007.

LEVI Primo, *Si c'est un homme*, Trad. par Martine Schruoffenegger, Paris, Julliard, 1987.

SRUOGA Balys, *Dievu miskas*, Vilnius, Vaga, 1985. (N.B. Le passage cité à la première page de cet article a été traduit en anglais par Ausrine Byla dans *Lituanus*, Winter 1974, vol. 20, no. 4.)

